

# Atout

## CRIN



Rester à l'intérieur, 1995.

Javier Perez est sculpteur  
et son modèle de référence  
est le corps, souvent le sien.

Depuis 1993, il nous a  
habitués à des performances  
silencieuses et longues, des  
marches, des recueils.

dos anatomiques (1997),  
en cuir, parfonde cette  
ambiguïté de la solitude  
d'un seul corps, ces  
empreintes de deux corps  
mâle et femelle se portent  
comme des sacs à dos,  
ainsi chacun peut porter

*Dialogo* (1993) est une conversation univoque qui se déroule entre l'artiste et son double invisible; deux coques de cuir, plus dures que la peau, se font face. On ne voit pas les mains et les deux corps sont reliés par les bras. *Autoportrait* (1993), marque cette lente recherche du double et en même temps cette impossibilité de se partager. Une photographie de l'artiste, les mains jointes par une sorte de gant de caoutchouc dont les doigts sont reliés et posés sur une table.

*Souffle* (1994) amorçait ce qui se définit aujourd'hui comme la recherche d'éléments extérieurs venant de l'intérieur. Dans cette action, Javier Perez marche nu, serrant entre ses dents «son» souffle matérialisé par un long tube en cuir de chèvre. Ces prothèses révèlent les manques qui nous composent, les choses inutiles qui nous feraient réfléchir sur nous-même et le monde qui nous entoure. «La vision que nous avons de nous-même est trop rapide», dira l'artiste.

*Rester à l'intérieur* (1995-1996) joue encore sur la relation toujours constante extérieur/intérieur, ces masques fabriqués à partir de crin de cheval retirent l'artiste dans un monde extérieur. La complexité de la structure des surfaces n'est pas éloignée de la structure du cerveau. *Habito* (1996) est certainement une des œuvres les plus

Javier Perez participe également à l'exposition collective "l'entrelacement et l'enveloppe" à la Villa du Parc à Annemasse, jusqu'au 27 juin. (Tel.: 04 50 38 84 61)

étranges. La question de la mue est étudiée dans un phénomène rare, celui de la formation des cocons. Dans une vidéo, le processus est patiemment observé jusque dans l'éclosion. Les Sacs à

son autre moitié. Ce qui est à l'intérieur servira pour le dehors, ainsi pourrait se résumer *Barocco* (1997), film vidéo qui, dans un dispositif baroque, met en scène une jeune fille sortant d'une «coque», telle une chrysalide, pour revêtir sur le haut nu de son corps, un corset qui sera lacé lentement par des mains masculines, cette Ménéne ainsi vêtue de sa robe en intestin de bovin déambulera dans un décor du XVII<sup>e</sup> siècle. Le travail de Javier Perez est à la fois resserré et étendu à l'infini. Resserré parce que tous les matériaux qu'il emploie sont organiques et appartiennent au règne animal, crin, panse, intestin, etc... L'essentiel de l'œuvre se concentre sur le corps, toutes les œuvres s'initient à partir de cette chose intime qui est le propre corps de l'artiste pour être révélée au regardeur, soit sous forme de film vidéo, soit sous forme d'objet ayant servi à l'action préalable. Il y a une préférence évidente pour les matières naturelles et les formes sont celles de la nature. On sent bien d'ailleurs, la facilité avec laquelle l'artiste travaille ses matériaux. Il se développe une relation très intime entre lui et les matières utilisées. Ces objets sont comme les prolongements de son propre corps. Une interrogation constante de ce qui est donné à voir comme surface de nous-même est posée.

Le travail n'est pas simplement une réflexion sur le corps mais plutôt sur ce qui lui manque. Qu'est-ce que ce corps? Qu'est-ce qu'il pourrait être? Devrait être? Ce ne sont pas les objets qui sont les parasites, mais bien le corps de l'artiste.

Le bruit sourd qui sortait de la pièce me mit mal à l'aise et m'attira tout à la fois, glissements, frôlements, frappes sourdes. Je parvins à convertir cette crainte en désir et m'approchai. La pièce était plongée dans l'obscurité. La projection d'une dimension supérieure à la taille humaine, me remplissait les yeux. Le corps blanc, imberbe se déplaçait dans une pièce carrée immaculée, l'homme prit son visage à deux mains et

## Blanc le corps, noire la chevelure

enfila un masque étrange «une longue chevelure noire», cherchant la respiration que ce visage fermé lui retirait, il commença une danse, essayant de garder l'équilibre, car privé de lumière, il se cogna plusieurs fois aux murs de la pièce exigüe. Je sentis ma respiration s'accélérer.

Les mains en avant, ou les bras le long du corps, la tête donne de grands coups dans le vide. J'envie cette sensation d'ivresse que la perte des sens procure. Je reste fascinée devant cette image. Je sais qu'il ne se raconte rien.

## Le visage de celui qu'on ne voit pas

Qu'il s'agit seulement de sensations, aller jusqu'au bout de son souffle, changer de monde pour quelques minutes. Retrouver les émotions primaires, libérer ce corps du point du visible, le dénaturer de sa fonction habituelle, l'empêcher de voir et de respirer et tout à la fois retrouver l'espace intérieur. Une légère irrisation des poils de mes bras se fait sentir.

La tête s'agite, la chevelure est un fouet qui déchire l'espace, dans cette pièce, il ne se passe rien d'autre que ce contraste, blanc le corps, noire la chevelure. Je ressens une grande émotion, comme une envie de pleurer, je maîtrise cette tentative de débordement interne car je ne trouve pas exactement le point où cela me touche. C'est un rituel qui appartient à son auteur. L'homme comme l'animal qui cherche à s'enfuir sentant sa fin proche. Ce qui nous reste, c'est le masque, comme une dépouille, pendue à un clou, le visage de celui que l'on ne voit pas est ainsi présent en creux, et ce bruit si fort qui reste imprimé dans mes oreilles.

Nathalie Viot

Bilbao, mai 1998.



Latigo, vidéo, 1998.